

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE

DE LYON

TOME SEIZIÈME

1897

N° 2. — SOMMAIRE

- Séance du 3 avril.** — Correspondance. — Ouvrages offerts. — Candidatures. — Elections — Compte rendu financier. — Présentation de M. LESBRE, *relative à différents cas de perversion sexuelle chez les coleoptères.* — Communication de M. X. LESBRE, *Contribution à l'étude de l'ossification du squelette des mammifères domestiques, principalement au point de vue de sa marche et de sa chronologie.* — Discussion.
- Séance du 8 mai.** — Ouvrages offerts. — Candidatures. — Présentations par M. MAYER, *d'un Astroglabe.* — Discussion. — Présentation, par M. LESBRE, *d'un chien de six mois né sans membres thoraciques.* — Communication de MM. CORNEVIN et LESBRE: *Mémoire sur les variétés numériques de la colonne vertébrale et des côtes chez les mammifères domestiques.*
- Séance du 5 juin.** — Correspondance. — Ouvrages offerts. — Candidatures. — Elections. — Présentation d'un *ivoire japonais*, par M. le Dr M. LANNOS. Communication de M. E. PÉLAGAUD, *De la viande de bœuf chez les anciens.* — Discussion.
- Séance du 3 juillet.** — Correspondance. — Ouvrages offerts. — Présentation par M. BRUYAS, *de bois employés à Ceylan pour se procurer du feu.* — Communication de M. le Dr Joanny ROUX, *La Faune, étude psychologique.* — Discussion.
- Séance du 6 novembre.** — Correspondance. — Ouvrages offerts — Election. — Candidatures. — Communication: *Valeur diagnostique de l'indice céphalique pour la différenciation de l'épilepsie vraie, larvée ou convulsive et des crises épileptiques symptomatiques*, par M. le Professeur J. TEISSIER. — Discussion. — Communication de M. E. CHANTRE: *Congrès des Orientalistes.* — Discussion.
- Séance du 4 décembre.** — Correspondance. — Ouvrages offerts. — Renouvellement du bureau pour 1898. — Elections. — Candidature. — Présentations. Discours prononcé par M. LESBRE aux obsèques de M. CORNEVIN. — *L'alcoolisme et quelques-unes de ses conséquences*, par M. Lucien MAYER.

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE

PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU, 36-38

PARIS

MASSON et C^{ie}, LIBRAIRES

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1897

PRÉSENTATION D'UN IVOIRE JAPONAIS ¹

PAR M. LE DR M. LANNOIS

L'ivoire que j'ai l'honneur de vous présenter me paraît intéressant, en dehors de la valeur artistique qu'il peut avoir, en raison du petit problème médical et ethnologique qu'il soulève.

Il représente une jeune fille, une *mousmé*, occupée à enlever, à l'aide d'un bambou effilé, le cérumen qui peut se trouver dans l'oreille du bonze assis devant elle. Il s'agit bien d'un prêtre bouddhiste, en japonais *bôzou*, reconnaissable à son *hossou*, sorte de sceptre religieux terminé par une queue de cheval que les bonzes agitent continuellement autour d'eux, dans les cérémonies religieuses surtout, pour éloigner les innombrables mauvais esprits. Le siège sur lequel il est assis est également caractéristique, car il s'agit, malgré son apparence occidentale, d'une chaise de temple importée par les Chinois avant l'arrivée des étrangers au Japon. A ses pieds est le *tabakobon*, c'est-à-dire la boîte qui contient le tabac, le feu et les accessoires pour fumer. L'artiste, dont le nom est gravé sous la chaise et se lit *Yumin*, n'a d'ailleurs pas oublié la pipe que le bonze a laissé tomber et qui est sous les plis de la robe de la *mousmé*.

L'attitude du patient est fort intéressante : il a passé son bras autour de la taille de la jeune fille autant, semble-t-il, pour s'accrocher que pour la repousser si elle lui fait trop de mal et, à en juger par la grimace de la moitié gauche de sa face, l'opération ne va pas sans quelques tiraillements.

Cet ivoire est un *okimono*, c'est-à-dire un objet destiné à être posé sur une étagère ; il a évidemment été fabriqué pour l'exportation, ainsi que l'indique sa hauteur de 14 à 15 centimètres. Les Japonais n'utilisent, en fait d'ivoire, que les *netsuké*, petites

¹ Communication reproduite par le *Lyon médical* (n° du 5 septembre 1897).

IVORE JAPONAIS



D'après une photographie de M. L. MASU

pièces qui servent à retenir à la ceinture la pipe ou la boîte à médecine et dont les plus anciennes sont ardemment recherchées par les collectionneurs.

Je m'empresse de dire que je ne suis guère japonisant et que les renseignements ci-dessus, comme ceux qui vont suivre, m'ont été surtout fournis par mon ami le D^r J. Soller qui a fait de longs séjours au Japon, par M. Appert qui a passé plusieurs années à l'Université de Tokio comme professeur de droit et a publié un certain nombre d'ouvrages sur les mœurs et l'histoire du Japon par M. Oneda, ancien interprète du consulat de France à Yokohama, enfin par le savant japonisant, M. Hayashi, qui a bien voulu adresser quelques notes sur ce sujet à mon ancien externe, M. L. Mayet. C'est à ce dernier que je dois la très bonne photographie jointe à cette courte note. Je remercie toutes ces personnes de leur obligeance.

Pour qui sait avec quelle sincérité et quelle extraordinaire fidélité les artistes japonais reproduisent de toutes façons les menus faits de la vie journalière, il était naturel de supposer que le groupe en question représentait une pratique courante au Japon. Or, il n'en est rien, les personnes citées ci-dessus et plusieurs Japonais interrogés sur ce point ont été unanimes pour affirmer n'avoir jamais rien vu de semblable.

« En revanche, m'écrivit le D^r Soller, il est d'observation courante d'assister à pareil spectacle dans les rues, soit en Chine, soit dans les quartiers chinois de toutes les villes importantes de l'Extrême-Orient

« Les Chinois ont l'habitude de se raser une partie de la tête, excepté un rond tout à fait au sommet, origine de la longue natte qui caractérise cette race. Tout autour de cette natte, ils se font régulièrement raser par des barbiers chinois dont la plupart n'ont pas même d'échoppe et opèrent en plein vent. Le patient s'assied sur un escabeau en forme de trépied... Mais ce qui est le plus intéressant pour les Européens, c'est le complément ordinaire de tout rasage, le curetage de l'oreille que le barbier pratique avec une longue pince pointue, une petite curette et trois ou quatre tiges de bambou à l'extrémité desquelles sont adaptées de petites éponges pour nettoyer le conduit.

« Je me suis souvent arrêté dans la rue pour assister à ces opérations et j'étais toujours étonné de la dextérité avec laquelle ces Figaros chinois enlevaient les moindres débris et parcelles de cérumen, sans que le patient bronchât le moins du monde, gardant toujours la figure impassible de leurs bouddhas de pagode. »

Comment expliquer dans ces conditions que l'artiste ait représenté avec des personnages japonais une scène qui n'est pas dans leurs mœurs? Peut-on supposer qu'il ait voulu plaisanter une coutume de ces bons amis de Chinois sur lesquels s'exerce si souvent la verve satirique des Japonais? Un de nos correspondants suggère que l'artiste a dû trouver amusant le rapprochement de cette jeune femme et de ce vieux monsieur grave, ou censé grave. Il a été séduit par le côté piquant et grotesque de la situation.

M. Oneda y voit deux personnages célèbres dans les annales populaires du Japon; Ikkiou, fameux prêtre bouddhiste, et Djigokou, courtisane des plus renommées, qui aimaient à s'entretenir de la vanité de ce monde, véritable enfer où l'homme est entré ou ne sait ni pourquoi ni comment, où il ne connaît de positif que les maux dont il souffre, où il n'a d'autre espérance que la délivrance par la mort. Mais la scène qui les réunit est de pure fantaisie, car Ikkiou vivait au xv^e siècle et les *curseurs d'oreilles* n'ont apparu à Yédo qu'au commencement du xviii^e siècle.

L'explication de M. Hayashi est plus simple et par suite plus satisfaisante: d'après lui, c'est il y a près de deux cents ans qu'un barbier chinois de Yédo introduisit cette coutume parmi ses compatriotes habitant les îles de l'Extrême Orient. Celle-ci excita une vive curiosité et devint une mode qui fit fureur parmi les Japonais eux-mêmes, ainsi qu'en témoignent un nombre très considérable de tableaux et de dessins de cette époque. Mais aussi inconstants que des Occidentaux, les Japonais abandonnèrent bientôt cette mode étrangère qui resta confinée aux quartiers chinois. C'est tout récemment, au moment de la grande expansion commerciale qui suivit la chute des taïcouns, que les artistes japonais se mirent à copier dans le riche trésor de leurs ancêtres tout ce qui leur semblait de nature à intéresser les étrangers. De là sans doute, l'ori-

gine de l'ivoire en question qui, ainsi que l'indique son allure générale et ses dimensions, date d'une trentaine d'années.

Cette explication n'est pas sans enlever à cette pièce une petite partie de sa valeur en tant que document. Cet ivoire fait figurer par les personnages d'un peuple donné une pratique qui n'existe que chez le peuple voisin et il faut ici rendre aux Chinois ce qui n'appartient pas aux Japonais. A part cette restriction, il représente un fait courant chez la fraction la plus peuplée de la race jaune en Extrême-Orient et c'est à ce point de vue qu'il m'a paru devoir intéresser les anthropologistes et les médecins.

COMMUNICATION

DE LA VIANDE DE BŒUF CHEZ LES ANCIENS

PAR M. E. PÉLAGARD

Au cours de la discussion qui a suivi, l'an dernier, la présentation à la Société d'Anthropologie du discours de réception de M. Cornevin à l'Académie de Lyon, sur les animaux domestiques dans les cultes antiques, et qui a été résumée pages 111-113 du *Bulletin* de 1896, j'ai été amené à citer de mémoire des textes de divers auteurs latins établissant que les Romains mangeaient la chair de tous les animaux et, en particulier, celle du bœuf et du veau. M. Cornevin a récemment émis de nouveau des doutes sur cette assertion et m'a demandé de préciser les textes sur lesquels je l'appuyais.

Pour répondre au désir de notre collègue et ami, je vais donc grouper très rapidement quelques-uns des textes qui établissent d'une façon indiscutable que l'usage de la viande de bœuf était, à Rome, aussi répandu qu'aujourd'hui. Et si je me borne à un petit nombre de citations caractéristiques et formelles, ce n'est pas qu'on n'en puisse produire une quantité véritablement considérable; mais en cette matière il faut se borner, dans la crainte d'enfoncer une porte ouverte et de paraître vouloir découvrir l'Amérique.